

LA COMMUNAUTÉ

N'EST PLUS UNE UTOPIE ?

CONSÉQUENCES

DU PROCÈS DES COMMUNISTES.

PAR JEAN-JACQUES PILLOT,

L'UN DES CONDAMNÉS.

PRIX : 2 feuilles grand in-8°, 50 c.

PARIS,

CHEZ { L'AUTEUR, rue Maçon, 12 ;
ROUANET, LIBRAIRE, rue Verdelet, 12 ;
PAUL MASGANAT, galerie de l'Odéon, 12 ;
PRÉVOT, LIBRAIRE, rue Bourbon-Villeneuve, 61.

—
1841

On trouve chez l'AUTEUR, rue Mâcon, 12 :

LA TRIBUNE DU PEUPLE (les sept premières livraisons), à 25 c. la livraison.

NI CHATEAUX NI CHAUMIÈRES, ou ÉTAT DE LA QUESTION SOCIALE EN 1840, à 30 c.

L'HISTOIRE DES ÉGAUX, ou MOYENS D'ÉTABLIR L'ÉGALITÉ ABSOLUE PARMI LES HOMMES (t. I^{er}, n^o 1^{er}), 30 c.

Se trouvent également chez

ROUANET, libraire, rue Verdelet, 4;

PAUL MASCANAT, galerie de l'Odéon, 12;

PRÉVÔT, libraire, rue Bourbon-Villeneuve, 61.

LA COMMUNAUTÉ

N'EST PLUS

UNE UTOPIE !

CONSÉQUENCES DU PROCÈS DES COMMUNISTES.

CHAPITRE PREMIER.

Point de vue légal, philosophique et social.

Comment la réalité pouvait-elle apparaître sans
opposition ? l'ombre épouvanta les tyrans !

Jugez ! jugez toujours !.... La terre ne tourne
pas de par vos arrêts !.....

(GALILÉE.)

Toute justice émane du roi. C'est la Charte sine quâ non, la Charte imposée et acceptée de mil huit cent trente qui l'a dit, d'après son aînée, la Charte octroyée de mil huit cent quatorze. Est-ce un bien, est-ce un mal?.... La Charte en question et ses filles, les lois de septembre, assurent à tous les Français la liberté d'avoir leur opinion sur ce sujet, à la condition expresse, sous les peines les plus rigoureuses, de ne la manifester ni de vive voix, ni par écrit, ni par signes, ni en public, ni en particulier, ni à plusieurs, ni à un seul. Vive la liberté!....

Moi qui expérimente depuis longues années déjà la manière dont le pouvoir a résolu de me traiter, lors même qu'il ne peut me prouver que j'aie enfreint aucune

des lois qu'il nous donne, je me garderai bien de contrevenir à celles-ci, qui s'expliquent d'une façon aussi peu équivoque. Je me contente donc, pour toute réponse, de dire à mes concitoyens : lisez cet écrit ; méditez-le sérieusement, et obéissez ensuite à la Charte et aux lois de septembre, aussi longtemps que vous jugerez prudent et sage d'en agir de la sorte.

Mais il est une autre loi non moins *vérité* que la Charte elle-même, quoiqu'elle n'ait été l'objet du *serment* de personne. J'ouvre ce code, dont il ne fut jamais donné pouvoir aux gouvernants les plus audacieusement despotes, ni à leurs suppôts les plus serviles, d'altérer la lettre sacrée, et j'y lis : *Toute équité réside dans le peuple.*

L'équité est donc le plus impérieux des devoirs du peuple, comme elle est le plus sacré de ses droits : c'est son patrimoine éternel. Il a pu, par les différentes révolutions politiques ou sociales qu'il a faites ou subies, changer ou détruire ses gouvernants, étendre ou diminuer le pouvoir qu'il leur donne ou leur laisse prendre, rejeter un Dieu *inconnu* pour en adopter un *absurde*, oublier une langue parlée depuis des siècles pour parler une langue nouvelle et sans valeur, transformer enfin de fond en comble ses lois, ses croyances, ses mœurs et ses usages ; mais il n'a jamais ni pu ni voulu abdiquer le droit imprescriptible de juger ceux qui se sont crus ses maîtres et ses juges ; pas plus qu'il n'a pu changer le soleil éternel qui l'éclaire, ni renoncer à ses bienfaits. Quand sa vengeance a pulvérisé les trônes, quand son mépris a brisé les idoles et renversé les autels, quand il a anéanti toutes les œuvres des générations passées, son tribunal est resté debout au milieu des ruines, monument impérissable de son pouvoir souverain sur tout ce qui n'est pas par lui et

pour lui, et de son impuissance à porter atteinte à la perpétuité transmissionnelle des principes qui président à sa conservation.

La suprême justice du peuple a souvent changé de formule; elle n'a jamais interrompu son cours, même pendant les époques où l'art du despotisme a déployé toutes ses ruses pour l'égarer ou toutes ses violences pour l'intimider. Lorsqu'elle ne peut flétrir par le châtiment, elle flétrit par le ridicule; et celui qu'elle a marqué du sceau de sa réprobation marche fatalement à l'infamie. Aussi s'inquiète-t-elle peu d'atteindre corporellement le coupable, persuadée que ni la distance des lieux, ni la distance des temps, ni l'oubli même de la tombe, ne sauraient priver le condamné *innocent* du bénéfice de la réhabilitation qu'elle lui réserve, pas plus que préserver le juge *coupable* du châtiment dû à la lâcheté de sa conscience. Et, lorsque son arrêt est rendu définitif et authentique, il n'est pas un homme de cœur qui ne préférât le sort de la victime à celui du bourreau.

Qui voudrait, de nos jours, avoir été un des juges de Socrate, des Gracques, de Jean Huss, de Campanella, de Galilée, de Calas et de tant d'autres victimes égorgées à la fureur de la jalousie, de la cupidité, de l'ignorance, du fanatisme et de la tyrannie, par des lâches vendus au service de ces exécrables monstruosité, ou subjugués par elles.

Hommes qui jugez, à quelque titre que ce soit, êtes-vous toujours bien pénétrés du compte rigoureux que vous rendrez de vos actes, et de la terrible responsabilité que vos fonctions font peser sur votre tête?... Avez-vous bien présente à l'esprit, lorsque vous pesez les raisons de l'accusation et celles de l'accusé, cette vérité incontes-

table que, si l'injustice de citoyen à citoyen est une lâcheté, l'injustice de juge à citoyen est le plus lâche de tous les assassinats?... Savez-vous que vous avez commis un crime exécrationnelle toutes les fois que, par *haine* ou par *ordre*, vous avez condamné l'innocent, quelle que soit d'ailleurs la peine que vous lui avez infligée?... Savez-vous qu'en parcourant la longue liste des tortures et des châtimens qui sont mis à votre disposition pour punir le coupable, vous n'avez rencontré aucun châtiment assez terrible, aucune torture assez cruelle pour vous être appliquée, à vous, si vous vous êtes rendus coupables vous-mêmes par la punition de l'innocent?... Savez-vous que la nation tout entière, au milieu de laquelle vous jugez, est représentée par l'accusé qui comparaît devant vous, car la justice étant le premier besoin des hommes vivant en société, tous les membres de la société sont solidairement responsables de l'exécution de la loi; et que, si vous violez la loi au détriment de Pierre, Paul a autant de droit que Pierre lui-même de vous traiter d'assassins, parce que rien ne lui répond qu'il ne partagera pas demain le sort que vous avez fait à Pierre aujourd'hui; vous avez donc tué sa sécurité, le plus précieux des biens que procure la société?... Savez-vous que, lorsque vous avez condamné l'innocent, la nation tout entière vous crie : vous avez menti ! Oui, vous avez menti lâchement, vous qui avez employé au triomphe du mensonge l'autorité qui vous est accordée pour le triomphe seul de la vérité?... Et ne venez pas dire, pour excuse, que votre conscience a vu autrement que celle de l'opinion publique. Lorsque vous êtes sur vos sièges de juges, vous n'avez plus de conscience qui vous soit propre : votre conscience est écrite dans la loi; et votre conviction doit naître en pu-

blic, comme naissaient autrefois les héritiers présomptifs de la couronne, alors que l'on croyait de quelque importance de ne point souffrir que des bâtards montassent sur le trône. Et lorsqu'il est démontré que vous avez menti en même temps et à la loi, et à l'opinion publique, et à votre propre conscience, vous avez fait une victime qui sera plainte et glorifiée tôt ou tard, et vous n'êtes plus, vous, que de vils assassins, voués à l'exécration de l'humanité, dont vous avez violé les droits les plus sacrés. Ainsi le veulent les lois éternelles de l'équité, ainsi le veut la suprême justice du peuple, dont la vôtre subira éternellement le contrôle.

Hommes qui avez prononcé l'arrêt du 10 juillet 1841, vous le voyez, nous comprenons toute l'importance de votre ministère; nous avons comparu devant vous avec la conscience de notre droit et de votre devoir. Avec la conscience de notre innocence, nous avions la conviction que le crime seul flétrit, et non le châtiment.

Voilà les sources où nous avons puisé le calme que nous avons toujours conservé devant vous, malgré les longues tortures préventives qui nous avaient été si arbitrairement infligées; malgré le langage mensonger et illogique de l'accusation, dont il nous a fallu entendre, sans mot dire, les imputations les plus fausses et les récriminations les plus étrangères à la cause. Je dois dire aussi : malgré la surprise que nous a causée votre arrêt, puisqu'il y en a parmi nous, comme je le démontrerai dans cet écrit, contre lesquels l'accusation n'avait pu préciser aucun fait qui eût rapport à la prévention; puisque les hommes de science, reconnus pour être les plus consciencieux et les plus éclairés, d'accord avec les organes de toutes les opinions indépendantes, avaient déclaré

hautement, après avoir pris connaissance de cette étrange poursuite, qu'une condamnation était *de toute impossibilité*!...

Quoique nous croyions ne les avoir nullement encourues, nous sommes loin de nous plaindre des souffrances nouvelles que votre sentence est venue ajouter à celles que nous avons déjà subies. Beaucoup de gens vertueux s'empressent de nous protester qu'elles nous assurent un titre de plus à leur estime et à leur amitié; sous ce rapport, nous vous remercions d'avoir jugé ainsi. D'autre part, nous connaissions assez l'histoire, lorsque nous avons entrepris notre tâche, pour ne pas ignorer que des tortures de toutes sortes seraient infailliblement la condition de notre apostolat, et, dans cette persuasion, nous avons porté défi à des souffrances bien plus cruelles encore que celles que vous nous avez infligées. Nous ne voulons donc ni grace ni vengeance; mais l'origine de votre conviction est, pour nous, un problème dont nous croyons avoir droit de chercher la solution.

Cette recherche, d'après les principes éternels dont je viens d'établir la formule, principes que nul homme de bien ne peut méconnaître, est autant dans l'intérêt de la société que dans le nôtre propre. Cette raison toute-puissante nous fait un devoir rigoureux de nous y livrer avec ardeur et sans passion. Nous promettons, sur tout ce que nous avons de plus cher et de plus sacré, de remplir fidèlement notre engagement.

Juges, vous n'êtes plus que nos égaux devant le tribunal auguste qui va nous entendre! Ici, la vérité parlera sans crainte et sans détours, car nous sommes disposés à tout souffrir pour elle; mais nous n'oublierons point votre caractère de magistrats, et nous respecterons

vosre dignité d'hommes, comme nous eussions voulu voir respecter la nôtre, dans d'autres circonstances. Silence et respect ! voici notre souverain !... le Peuple !...

CHAPITRE II.

Antiquité et perpétuité de l'application des principes de la communauté.

L'homme ne saurait vivre seul, car vivre c'est penser et agir, dans toute la plénitude de ces deux facultés protogénitrices des actes qui appartiennent en propre à l'être intelligent, et n'appartiennent qu'à lui. Or, l'homme seul ne penserait pas, puisqu'il n'aurait ni souvenir ni prévision : il n'agirait pas, puisque ses mouvements ne seraient que le résultat instantané de ses sensations actuelles. L'homme ne pouvant ni penser ni agir, ne serait plus qu'une modification homogénéitique, comme la brute, ou modification inintelligente ; et, au lieu de penser et d'agir, il ne pourrait plus que sentir et se mouvoir.

L'homme ne pourrait même pas exister dans l'isolement ; car, pour peu qu'on l'examine de près, on reconnaît bientôt qu'il lui serait impossible, dans un tel état, de satisfaire aux besoins essentiels à son organisme, et de se prémunir contre les influences physiques qui toutes tendent à sa conservation, modifiées par le concours, et qui presque toutes aussi tendraient à sa destruction si elles n'étaient modifiées de la sorte, ou maîtrisées par l'intelligence. L'homme doit donc à son contact perpétuel avec les autres modifications de son homogénéité non seulement l'exercice des facultés qui le distinguent essentiellement de la brute, mais encore la conservation de sa propre existence.

J'exposerai ces principes avec tous leurs développements dans l'*Histoire des Égaux* (1), mais j'ai dû les rappeler ici, pour mettre l'esprit du lecteur à même de saisir sans efforts toute l'irréfutabilité de l'affirmation sur laquelle j'appuie la vérité que je traite actuellement, à savoir : *que la solidarité est la première condition non seulement de la vie, mais encore de l'existence de l'homme*. Or, il n'y a point solidarité là où il n'y a pas association réelle. *L'homme est donc né pour la société*. Tous les penseurs qui ont sérieusement médité la cause, les moyens et la fin de son existence, ont unanimement reconnu cette vérité.

Mais quelles sont les bases véritables de la société, c'est-à-dire : quelles sont les clauses justes, rationnelles, et par conséquent rigoureuses du contrat éternel qui établit les limites *de la solidarité* de l'individu envers la société, et de la société envers l'individu ? Voilà la question qui a fait l'objet des débats de l'intelligence humaine, depuis les temps les plus éloignés dont il nous reste quelque souvenir. Cependant, tous les socialistes, tous les philosophes vraiment dignes de ce nom et par l'élévation de leur pensée, et par la vaste puissance de leur intelligence, et surtout par leur grand amour pour l'humanité, ont encore unanimement reconnu que le pouvoir de l'homme sur l'homme est une monstruosité enfantée par l'oubli seul des principes constitutifs de toute société, et de la part de celui qui l'exerce, et de la part de celui qui le subit. Cela est tellement vrai, que ceux qui ne l'ont pas combattu formellement, soit parce qu'ils n'avaient pas trouvé à quelle condition la société peut se maintenir

(1) Le premier numéro de cet ouvrage est en vente au prix de 30 c.

sans lui, soit parce qu'ils craignaient de s'exposer aux effets de son ressentiment et de sa puissance constatée, n'ont pu justifier leur tolérance, à son égard, qu'en raison de quelques avantages qu'il avait pu produire comme correctif du désordre que lui seul avait causé, ou bien de la prétendue insuffisance de l'humanité à exécuter seule, c'est-à-dire sans contrainte, les conditions d'un ordre social quelconque.

Un petit nombre, moins timides et plus éclairés, ont osé, à différentes époques, et dès l'antiquité la plus reculée, examiner la question face à face, et proclamer hautement le résultat de leurs investigations. C'est à ceux-ci surtout que nous devons de savoir que l'*égalité absolue* a été l'objet des constants efforts de l'humanité, quoiqu'elle ne l'ait jamais, avant notre époque, ni comprise ni formulée. Elle sentait bien toute l'étendue des maux que son absence lui causait, mais elle ne voyait pas tous les biens que sa présence lui eût procurés. Elle y tendait invinciblement, comme l'eau cherche invinciblement son niveau. Le besoin de la posséder était, chez elle, à l'état de sentiment, mais non point à l'état de science. Voilà la seule cause de tous ses errements et de toutes ses méprises; voilà pourquoi tous ses efforts et toutes ses tentatives successives n'ont abouti, jusqu'à nos jours, qu'à constater sa marche incessante, mais lente et pénible, vers la science, qui devait enfin lui apparaître un jour comme raison suprême de toutes choses, et donner complète satisfaction à ses appétits et à ses désirs jusque alors insatiables, par la compréhension certaine et par la pratique absolue des vérités éternelles qu'elle seule révèle et peut constater. Rappelons en peu de mots quelques unes des principales époques aux-

quelles l'humanité a prouvé qu'elle n'a jamais perdu de vue le but où nous la croyons enfin près d'arriver, quelques tentatives que l'on puisse faire pour l'en détourner.

Les fondateurs des anciens mystères en avaient compris l'excellence; mais comme ils n'avaient pas découvert que les conditions qui président à la conservation de l'homogénéité sont rigoureusement *communes* à toutes les modifications qui la constituent, ils crurent que toutes les intelligences n'étaient pas capables de s'élever à la compréhension de cette vérité sublime, et ils la réservèrent pour *les élus*. De là la vérité pour quelques uns et le mensonge ou l'allégorie pour tous les autres; de là les castes heureuses et fières, et *le profane vulgaire* abandonné à la misère et à la stupidité.

Lycurgue, plus profond dans la connaissance de l'humanité, généralisa davantage l'application; mais comme il n'avait aucune idée de la solidarité humaine, et qu'il ne trouvait par conséquent dans la nature aucune sanction à la loi sociale, il créa *l'égalité relative* au lieu de *l'égalité absolue*. Il ne fit que consacrer l'individualisme par la loi agraire, et en proclamant l'égalité il conserva l'esclavage.

Les Gracques, et plus tard Catilina, voulaient sans doute abolir l'esclavage; mais, privés, comme leurs devanciers, de toute idée de solidarité humaine, ils n'aperçurent aucune expression de l'égalité plus complète que la loi agraire.

La grande école palingénésiaque, sortie du sanctuaire des Esséniens, comme ils étaient sortis eux-mêmes du sanctuaire des anciens élus, approcha beaucoup plus de l'égalité absolue, car elle abolit l'esclavage, et elle proclama l'indivisibilité humanitaire, ou l'unité sociale. Elle

compta de nombreux apôtres, et vit ses principes répandus dans presque tout l'univers connu, sur la fin de l'ère ancienne. Elle aussi chercha la sanction sociale en dehors de la nature, dont elle n'avait pas pénétré l'essence, et elle conserva le mythe, ou cause inconnue et gratuitement supposée des effets palpables qui constituent la vie sociale. Elle ne put donc arriver à la réalité, et elle ne fit que constater un immense progrès.

Le christianisme, qui n'était qu'une des nombreuses sectes de l'école palingénésiaque, fit un pas de plus qu'elle dans la pratique, mais il matérialisa le mythe, et dès lors l'humanité fut jetée dans une voie indéfinie de mensonges, qui devait la conduire au catholicisme, c'est-à-dire à la sanction sacrilège du pouvoir de l'homme sur l'homme, par la négation de l'égalité sur la terre, en échange de son triomphe complet dans un monde purement imaginaire et sans valeur hypothétique, comme sans valeur réelle.

Tous les principes dont la science avait si péniblement enfanté la démonstration se trouvèrent ainsi dénaturés par le catholicisme. La théorie sociale ne fut plus qu'un vain assemblage de mots vides d'idées et de conséquences; et la pratique, qu'une série bizarre et monstrueuse de lois, d'usages, de mœurs et de coutumes que la folie, la cruauté, l'impudence et la déraison semblaient avoir élaborés de concert, comme un défi porté à la science et comme une dérision outrageante jetée à la face de l'humanité, en signe de son avilissement éternel et de son impuissance définitivement constatée à saisir jamais le *beau*, le *juste*, le *bon* et le *vrai*, prémisses du bonheur dont l'égalité absolue est la véritable et seule formule. Voilà où aboutirent les efforts et les tentatives de l'ancien

monde; voilà comment fut étouffée, dans son berceau, cette grande régénération promise par tant et de si éloquentes voix!

Il fut facile au catholicisme d'accomplir cette œuvre de perturbation dans le domaine de l'intelligence, parce que les vérités acquises, avant son apparition, à la cause de l'égalité, n'étaient pas appuyées, comme nous venons de le voir, sur un critérium inniable, qui en sanctionnât la démonstration et l'application rigoureuse. Le catholicisme trouva l'humanité incertaine et désireuse, comme elle l'est surtout dans ces grandes époques où, de découvertes en découvertes, elle est parvenue à reconnaître la plus grande partie des causes qui produisirent son malheur dans le passé, sans deviner encore sur quoi elle peut fonder ses espérances de bonheur à venir. Le sentiment dominait alors l'intelligence : on cherchait donc des sensations et non des démonstrations. Le catholicisme, œuvre de natures perverses, comme il s'en trouvera toujours, si l'on ne met en pratique le moyen de les guérir ou de les paralyser, comprit bientôt qu'il lui serait facile, à la faveur de ce vaste pêle-mêle d'indécision et d'irréflexion, de ramener le genre humain à cet état de passivité dont il n'était sorti qu'après tant de siècles de malheurs et d'efforts, qui se trouveraient ainsi perdus pour son expérience. Il dogmatisa la tradition symbolique, dramatisa l'allégorie, et l'humanité, poussée par sa soif brûlante d'émotions, se précipita dans ce fleuve d'illusions et de mensonges où elle perdit en même temps et le souvenir des causes de son malaise perpétuel, et le sentiment de ses besoins réels, et partant la volonté d'en chercher la satisfaction. Lorsque le cœur se saturait ainsi d'émotions menteuses, l'intelligence, qui n'avait plus rien

à faire dans ce travail de sensations indéfinies, perdit l'habitude de ses fonctions; la pensée s'immobilisa, et la grande question du *bouheur commun* fut indéfiniment ajournée !

Cependant, hâtons-nous de le dire, malgré la léthargie intellectuelle dans laquelle l'humanité était tombée, et que le catholicisme exploita d'une manière si perfide; malgré l'impérieuse rigueur du besoin d'arriver à une réalisation quelconque, qui dominait alors tous les sentiments du cœur, cette œuvre d'iniquité ne s'accomplit point sans opposition. Dès les premières tentatives, les esprits même les plus malades sentirent en eux une certaine force répulsive qui tendait à les préserver du contact impur de la doctrine nouvelle; et une voix intime qui leur criait : Ce n'est point là le but véritable. Les moins abattus ne purent résister à l'évidence, et ils protestèrent hautement contre la mauvaise foi et contre les mauvaises intentions des instituteurs de ce système menteur et déloyal.

Les innombrables sectes qui, pendant les premiers siècles de sa puissance, combattirent la coterie catholique, les génies puissants qui la harcelèrent de leurs démonstrations et la convinquirent d'imposture, tout nous prouve que ses enseignements ni ses institutions ne satisfirent jamais aux exigences du rationalisme, pas plus qu'à celles du sentiment intime de l'humanité. Mais le despotisme, incertain depuis longtemps sur son avenir, ne tarda pas à s'apercevoir que ces doctrines perverses tendaient à lui assurer la conquête et la jouissance paisible de ses anciens privilèges, moyennant quelques changements de formes et de dénomination. Et un pacte exécrable fut conclu, et le catholicisme eut à sa discrétion

tion toutes les ressources de la force publique, c'est-à-dire : la dispensation arbitraire de l'honneur et de l'infamie, de la vie et de la mort. La science dut se taire, et l'erreur triompha !

Nous avons constaté la tendance invincible et incessante vers l'égalité, que l'humanité manifesta durant le cours de l'ère ancienne; nous avons signalé quelques unes des principales tentatives qu'elle exécuta pour accomplir ce projet éternel; nous avons dit les assauts qu'eut à soutenir le catholicisme, négation de l'égalité, lorsqu'il n'avait point encore conquis le pouvoir d'imposer silence à la raison. Il nous reste maintenant à rappeler, en peu de mots, comment le sentiment impérissable de l'égalité ne cessa point encore de se révéler sous l'omnipotence du catholicisme, malgré sa jalouse et implacable vengeance; les protestations courageuses et persévérantes qui se renouvelèrent, dès que la raison eut reconquis quelques uns de ses droits, et enfin les travaux des différentes écoles qui ont reconstitué, pendant les derniers siècles de notre ère, la doctrine de la palingénésie moderne, que nous venons proclamer à la face du monde, avec la certitude, cette fois, qu'elle ne sera plus défigurée ni par l'ignorance de tous, ni par les mauvais desirs de quelques uns, parce que, guidés par l'expérience des siècles passés, libres de toute préoccupation qui aurait pu nous détourner de ce but glorieux de nos efforts, nous avons appliqué à cette étude sublime toutes les facultés de notre intelligence, et, plus heureux que nos devanciers, nous avons découvert la base éternelle sur laquelle reposent ses lois et ses préceptes.

Le catholicisme ne déguisa plus ni son but ni ses prétentions, dès qu'il put substituer l'autorité du bourreau

à celle de la logique. Un silence de mort régna aussitôt dans tous les lieux où ses orgueilleux et rampants docteurs purent étendre le joug de sa cruelle volonté, dont la croix était le symbole. Mais il fut maudit et méprisé partout où les opposants se crurent en assez grand nombre pour pouvoir braver sa vengeance. Ainsi, plusieurs sectes existèrent concurremment avec lui, et finirent même par l'expulser complètement d'une vaste partie de l'univers connu. Avant son entière disparition de l'Orient, berceau et sanctuaire de toutes les doctrines sociales, il n'y exerça jamais son pouvoir sans conteste. L'église grecque d'abord, et plus tard l'islamisme, l'ont entièrement fait disparaître de l'Asie, de l'Afrique et d'une partie de l'Europe. Toutes ces révolutions, il est vrai, se sont accomplies au nom de la religion et non point au nom de la science sociale proprement dite; elles avaient pour cause apparente l'interprétation de mots aussi intelligibles que les idées qu'ils représentaient étaient absurdes; mais, en réalité, les peuples qui secouaient avec tant de courage le joug du catholicisme avaient bien moins en vue les attributs du mythe, aux absurdités duquel ils n'ont que peu ou point retranché par la suite, que la réhabilitation de l'humanité, qu'ils voyaient dégradée par ce régime *outré nature*. Ils n'ont rien obtenu de mieux sous le rapport social, cela est encore vrai; mais ils cherchaient la vérité, parce qu'ils se sentaient sous l'empire du mensonge : voilà tout ce qu'il nous importe de constater.

L'opposition se maintint donc et se propagea longtemps sans formule déterminée, tant elle était l'expression d'un besoin véritable et profondément senti. Mais enfin arriva l'école de la réformation, dont Luther et ses

émules jetèrent les fondations sur le terrain même du catholicisme. Cette doctrine, qui n'avait, dans le commencement, d'autre but avoué et apparent que le renversement du catholicisme, fut accueillie par tous les peuples comme une bonne nouvelle, depuis longtemps attendue en vain; et il est à remarquer, pour l'intérêt de notre sujet, que ce furent les hommes les plus distingués par leurs lumières et par la douceur de leur caractère qui l'accueillirent tout d'abord avec le plus d'empressement, et les nations les plus calmes et les plus portées à la réflexion qui l'adoptèrent sans retour.

La réformation du XV^e siècle, en émancipant la science de la tutelle ignorante et ombrageuse du catholicisme, ranima dans le monde le germe presque éteint de tout sentiment de socialisme, et posa les prémices de toutes les révolutions scientifiques, artistiques, sociales et politiques qui se sont accomplies dans notre Europe depuis cette époque. Elle enfanta la philosophie du XVIII^e siècle, qui, elle-même, continua courageusement sa tâche jusqu'à quatre-vingt-treize. Une nouvelle génération surgit alors, riche des idées et de l'expérience de quatre siècles d'études et de luttes. Ses œuvres étonnèrent l'univers, car on ne soupçonnait même pas son existence avant son apparition. Elle avait recueilli son trésor de science dans le silence et le recueillement de l'étude; elle avait accepté la mission de venger l'humanité par l'anéantissement du monstre exécrable qui la retenait depuis si longtemps dans le deuil et dans la dégradation. Jamais plus terrible exemple ne fut donné au monde : la victoire fut complète, tous les faits accomplis par le mensonge furent réduits à néant, la nécessité de l'égalité absolue fut à jamais reconnue.

Voilà comment cette doctrine sublime est parvenue jusqu'à nous, à travers tous les âges. Tantôt formulée par la haute raison philosophique, tantôt proclamée par les efforts de vastes et puissantes nationalités, tantôt protestation terrible de la conscience des peuples contre les monstruosité de l'inégalité, elle passa de génération en génération, et lorsque la tyrannie fut assez puissante pour étouffer sa voix au forum, elle descendit consoler les hommes de cœur et de convictions pures dans le sanctuaire des sociétés secrètes, dont la franche-maçonnerie fut toujours le type et le modèle le plus parfait. Voilà la généalogie des principes consolateurs que nous venons apporter au monde, et que quelques hommes ignorants ou corrompus osent encore persécuter comme des folies ou comme des crimes.



CHAPITRE III.

Origine de la palingénésie moderne, conséquence forcée de la victoire de quatre-vingt-treize.

Personne n'a encore saisi, ni, partant, démontré le véritable caractère du grand acte de quatre-vingt-treize; et comme l'avenir devait en être la conséquence directe, cet oubli a été sans contredit la cause première de l'incertitude au milieu de laquelle nous avons vécu depuis cette époque; incertitude qui enfante toutes les anomalies et tous les déchirements auxquels notre malheureuse société est en proie, parce qu'elle permet aux esprits timides, paresseux ou corrompus, de conserver des prétentions qui ont été reconnues stupides et iniques, d'une part; en outre, parce que, n'offrant aucune garantie aux esprits

ardents, sincères et éclairés qu'exaspère un tel outrage à la raison et à l'équité, elle les pousse au delà des bornes du vrai, qui est possible dans toute son étendue, mais qui seul est possible maintenant. Je pense que je n'ai pas besoin de préciser des faits pour que la vérité de cette assertion ne soit controversée par personne. Oui, c'est l'incertitude qui nous tue aujourd'hui!.... Eh! qui donc pourrait en douter?... Y a-t-il dans notre société actuelle une seule classe d'hommes à qui leur position ou leurs principes assurent sécurité dans le présent et quiétude pour l'avenir?... Y a-t-il parmi nous un seul être pensant dont tous les instants de la vie ne soient empoisonnés par cette cruelle maladie de l'intelligence que l'on appelle le doute?...

Serait-ce le prêtre, espèce bizarre, qui a audacieusement renié les plus beaux attributs de l'humanité, pour se créer une vie toute d'extravagance et de vice, et qui, fier de la protection de son Dieu, prétend imposer à la terre les lois et les coutumes qu'enfanta son imagination ivre d'orgueil et de haine?... Mais l'imposture de cette vie anormale est devenue si notoire, que les enfants eux-mêmes rougissent qu'on les en croie dupes. Que feront donc les générations futures?....

Serait-ce cet homme fiction qui n'est, dans l'état, ni citoyen ni étranger, mythe incarné par l'opération du constitutionnalisme, pour ressusciter, au profit d'une coterie de plébéiens apostats, tous les us, coutumes, largesses et débauches que couvrait le manteau de l'antique royauté?.... Mais le peuple de quatre-vingt-treize réfuta, combattit, vainquit, jugea et tua la royauté, parce que, disait-il, il lui était démontré qu'ils ne pouvaient plus vivre désormais l'un et l'autre. Et si, depuis, il con-

sentit à en entendre prononcer le nom, c'est qu'on lui promet solennellement qu'elle ne serait jamais ce qu'elle avait toujours été.

Serait-ce l'équivoque rejeton des vieilles castes nobiliaires, qui, n'ayant lu l'histoire que dans ses titres et sur ses blasons, n'a appris ni à connaître le passé, ni à comprendre le présent, ni à prévoir l'avenir?... Mais qui ne sait pas que son nom et ses privilèges furent ensevelis avec le cadavre de la royauté? qui ne voit pas que ce qu'il croit être en lui de l'espérance n'est en réalité que du regret? qui ne s'aperçoit pas qu'avec ses idées et ses prétentions, il ne peut être considéré que comme un retardataire des générations mortes à jamais?....

Serait-ce le bourgeois exploiteur, ce pontife du monopole, qui immole tant de victimes à son dieu Profit?... Mais il sait bien que nul autre pouvoir que l'ignorance de leurs véritables intérêts ne retient ses victimes sous son coutelas, et que le jour où ces bêtes de somme à face humaine auront compris qu'elles n'ont pas besoin de son patronage pour vivre, son idole tombera en poussière, et le laissera seul en face de son inutilité.

Serait-ce le prolétaire laborieux et économe, qui parvient à procurer un peu de pain et quelques misérables haillons à sa femme et à ses enfants, au prix de dix-huit heures de travail sur vingt-quatre d'existence?... Mais, qui donc, autant que lui, est en proie aux angoisses cruelles de l'incertitude? N'a-t-il pas mille raisons, la veille, de redouter les révélations du lendemain? L'homme à qui il donne sa vie pour un peu d'or voudra-t-il continuer avec lui ce trafic avilissant et criminel, préférable pourtant à l'infamie qui précède souvent une mort causée par la faim, et aux souffrances horribles qui l'accom-

pagnent toujours ? Ne lui annoncera-t-on pas bientôt qu'une nouvelle combinaison politique nécessite une diminution dans son salaire, ou que l'usage d'une invention récente permet de supprimer son emploi, ou que ses opinions sont de nature à compromettre l'établissement, ou qu'il est devenu trop vieux pour qu'on puisse le garder plus longtemps, car il est déjà *usé*, quoiqu'il ait un enfant au berceau ; et combien d'autres prétextes semblables ?

Est-ce donc une société que celle qui se constitue de tels éléments ? Non, ce n'est qu'une agglomération confuse d'êtres sans cesse en suspicion les uns contre les autres, et toujours prêts à s'entre-déchirer au moindre prétexte de mécontentement. Est-ce donc vivre, que vivre ainsi ? Non, c'est mourir à chaque heure de son existence. Et nul de nous ne peut se flatter d'être à l'abri des coups de cette mort incessante ; car, nous venons de le voir, croyance, pouvoir, titres, fortune, industrie, crime ou vertu, tout est précaire, tout est niable, tout peut être méconnu demain ! Voilà le sort que nous a fait la génération de quatre-vingt-treize. Elle ne pouvait agir autrement : elle avait mission de détruire, elle ne comprenait que la destruction. Elle devait déblayer le monde des idées, des institutions, des préjugés et de toutes les monstruosités qui constituaient l'ancien édifice social. Elle a tout jugé, elle a tout renversé, elle a tout balayé ! Elle a obéi à l'évidence d'une démonstration, comme l'arithméticien qui pose zéro à la différence, lorsqu'il trouve que deux nombres comparés sont égaux ; comme le voyageur surpris, qui lâche la détente de son arme pointée sur la poitrine de l'assassin, lorsqu'il voit briller le fer meurtrier dont sa vie est menacée.

Parmi les hommes qui concoururent à l'accomplisse-

ment de cette œuvre, quelques uns comprirent que l'humanité ne peut vivre longtemps au milieu des ruines et des tombeaux; et, pour la préserver d'une mort certaine, à leurs yeux, les Hébertistes tentèrent de travailler à l'édification du monde nouveau. Mais la destruction n'était pas encore achevée; elle concentrait toutes les préoccupations du moment, et leurs conseils, ainsi que leurs efforts, furent jugés inopportuns. Ils payèrent de leurs têtes la gloire impérissable d'avoir, les premiers, constaté la nécessité d'opposer une barrière infranchissable au retour des erreurs passées, en s'empressant d'établir les bases sur lesquelles doit reposer l'avenir.

Malgré leur idée bien arrêtée de réorganisation immédiate, ils n'en étaient pas moins déterminés à effacer jusqu'aux moindres traces du monde gangrené dont l'arrêt était prononcé; et lorsqu'ils furent disparus, la société ne se sentant plus sous l'influence de leur puissante impulsion, ne tarda pas à défaillir dans sa marche, et elle fit halte au milieu de leurs cadavres encore palpitants. Promenant alors avec inquiétude ses regards autour de soi, elle reconnut, mais trop tard, la sagesse de leurs conseils et de leurs tentatives; elle s'aperçut avec effroi qu'elle n'avait créé qu'un immense désert, et que les hommes propres à la guider dans cette route perdue n'étaient plus! Elle s'empressa donc de rassembler quelques débris du passé pour constituer son présent à la hâte, et elle s'abrita sous des pans de ruines échappés à son imprudence.

Babœuf et ses vertueux compagnons vinrent bientôt l'avertir du danger d'une semblable détermination; ils démontrèrent que la révolution ayant été faite au nom de la dignité et des droits éternels de l'homme, dont le

vieux régime était une violation criminelle et permanente, elle ne pouvait point se réduire à une simple substitution de personnes, parce que le privilège serait un crime dans l'avenir comme il avait été dans le passé; parce que les nouveaux privilégiés seraient nécessairement aussi injustes et plus insolents que les anciens. Il était trop tard! Leur voix n'excita que la haine d'un grand nombre : la coupe empoisonnée du privilège avait déjà circulé dans les rangs! Cependant, les courageux apôtres de l'égalité, persuadés que leur dévouement, quel qu'en fût le résultat actuel, ne serait point perdu pour l'humanité, résolurent de braver les vociférations des corrompus, et ils publièrent *le manifeste des Égaux*.

Cette formule de l'égalité, la plus rationnelle, et, par conséquent, la plus pratiquement vraie, malgré son peu de développement, de toutes celles qui avaient été produites jusqu'à cette époque, fit une immense sensation dans le monde. La communauté des travaux et des jouissances, c'est-à-dire le concours à la place de la rivalité, la démonstration à la place de l'autorité arbitraire, l'harmonie à la place de la contrainte, en un mot, la dignité et le contentement de tous à la place de l'orgueil et des excès dégradants de quelques uns achetés au prix de l'avilissement et des privations continuelles du plus grand nombre, y fut démontrée, comme étant non seulement la conséquence forcée de quatre-vingt-treize, mais encore le seul mode d'association conforme au tempérament essentiel de la nature humaine, le seul capable de donner satisfaction entière à ses véritables besoins, et de réprimer ses écarts, seules causes de tous les malheurs de notre espèce.

Certes, le peuple, encore tout plein du souvenir de son abaissement et de ses souffrances, n'eût pas tardé à com-

prendre la sublime vérité de cette doctrine; et, une fois imbu de ses démonstrations, d'une évidence si complètement saisissable à tous les esprits, il n'eût jamais consenti à se ployer à un système d'où la partialité n'eût point été radicalement extirpée, si l'on ne se fût empressé d'étouffer les voix puissantes d'enthousiasme et de conviction qui le conviaient au bonheur.

Les nouveaux privilégiés savaient d'autant mieux à quoi s'en tenir à cet égard, qu'ayant, presque tous, pris une part très active aux travaux de la révolution, ils connaissaient l'étonnante rapidité avec laquelle les principes favorables au nivellement social se propageaient dans les masses. Aussi se montrèrent-ils plus acharnés contre les Communistes qu'ils ne le furent jamais contre les misérables qui, dans leur aveuglement, nourrissaient le criminel espoir de ramener la patrie à son ancienne abjection, fût-ce même au prix de son sang versé par la main des étrangers, et de son honneur prostitué à ses assassins.

Les corrompus s'étaient habitués à dire, et même à croire, à force de le répéter, que la révolution n'avait été faite que dans le but de punir les anciens privilégiés de leurs forfaits, et de leur en substituer de plus *éclairés* et de plus *justes* dans leurs *exigences*. Comment auraient-ils pu pardonner à des hommes qui, pouvant prétendre, aux mêmes titres qu'eux, à la possession du privilège, le rejetaient avec horreur, et proclamaient au contraire que le privilège étant une violation flagrante et manifeste des droits les plus chers à l'humanité, il ne peut être excusé qu'en égard à l'ignorance de ceux qui le subissent, et même de ceux qui en jouissent; mais que sa nature, étant une fois reconnue, il faut se résoudre à en effacer jusqu'aux moindres apparences, sous peine de livrer la so-

ciété aux horreurs d'une guerre incessante, mille fois plus funeste que l'avalissant et farouche abrutissement d'une sauvagerie complète? On leur trancha la tête, et le peuple laissa faire!... Mais, les tuer, était-ce donc les réfuter et les convaincre?.....

Levez-vous, hommes généreux qui fûtes contraints à entendre un lâche démenti en descendant au tombeau! Secouez l'opprobre dont vous couvrit l'imposture, et venez la confondre à la face de l'univers, aujourd'hui que l'expérience a prouvé votre vertu, ainsi que l'ignorance ou la perfidie de vos juges.

Comptez les plaies et les souillures dont l'odieux privilège a flétri l'humanité pour se soustraire à l'anéantisement auquel votre sagesse et votre courage l'avaient condamné. Apprenez les doctrines insensées, les flatteries hypocrites, les promesses menteuses, les actions traîtresses à l'aide desquelles il a cherché à duper ses victimes, lorsqu'il s'est cru trop faible pour les opprimer sans détour; voyez les travaux accablants, les privations cruelles, les vexations outrageuses, le mépris insolent dont il les a écrasées, toutes les fois qu'il a fallu saturer les besoins monstrueux de ses débauches et de son orgueil. Oh! que vous serez grands en face de semblables malheurs, vous qui avez préféré la mort à l'infamie d'y contribuer et à la honte de les subir! Oh! que vos bourreaux seront confondus lorsque vous leur direz : Quoi, vous nous avez traités comme de vils assassins parce que nous voulions constituer l'humanité en une société de frères et d'amis, et voilà ce que vous en avez fait!...

Mais, que dis-je? avez-vous donc besoin de vengeance et de consolations?... Ah! pardonnez-moi d'avoir attristé la douce et puissante conviction qui vous ouvrit en sou-

riant les portes du trépas, et vous montra l'avenir ! Dormez, dormez en paix votre glorieux sommeil de martyrs ; votre pensée n'est point morte ! Le fidèle Buonarotti l'en-sevelit dans son cœur au moment où le bourreau vous traînait à la mort, et il nous l'a conservée, à travers quarante ans de captivité, de persécution et de tyrannie, pure et belle, comme il l'aimait avec vous, alors qu'il partageait vos travaux, vos espérances et vos fers.

S'il ne partagea pas votre mort, c'est que vos juges lui firent injure : il s'en est montré digne à tous les instants de sa vie, et par les tendres souvenirs d'amitié qu'il a conservés de vous, et par le zèle ardent avec lequel il nous a dit vos noms et vos vertus, et par sa ferme espérance en la réalisation de vos généreux desseins, qui, par lui, sont devenus les nôtres. Nul d'entre vous n'a donc failli à son devoir ! Soyez à jamais vénérés dans notre mémoire, ô immortels bienfaiteurs de l'humanité !

Nous sommes dans les fers comme vous y avez été vous-mêmes ; comme vous, nous souffrons en témoignage de la vérité éternelle dont l'aurore doit sécher les pleurs du genre humain, et le purifier de ses souillures ; comme vous aussi, peut-être, nous mourrons avant le temps, pour prouver au monde que notre conviction est pure et inébranlable, car il lui faut parfois de semblables démonstrations. Alors, d'autres continueront la tâche que nous avons reçue de vous ; et, instruits par nous, ils conserveront votre souvenir. Mais si, ô jour mille et mille fois heureux ! si, un jour, la terre répond à notre appel par un long cri d'amour, d'oubli et de réconciliation ; si les fourbes et les dupes, les rois et les sujets, les castes et la *populace*, les bourgeois et les prolétaires, les riches orgueilleux et les mendiants avilis, les juges et les criminels,

rejettent les folies du passé, pour ne reconnaître, à l'avenir, que les préceptes de la sainte égalité, dictés par la science; s'il nous est réservé de jouir du spectacle ineffable de l'enfance devenue l'objet des soins et des plus chères espérances de la société; de la jeune fille cultivée comme une fleur tendre et pure, dont les doux parfums doivent remplir de délices la vie du mortel fortuné qui l'aura méritée et recueillie dans son sein; de l'heureuse mère, pressant sur son cœur enivré d'orgueil et de joie le fruit de ses véritables amours; de l'épouse vertueuse et fière de son bonheur, reposant sa tête avec confiance sur le cœur du bien-aimé qu'elle aura choisi; de l'homme fait, devenu citoyen, l'égal et l'ami de tous, portant avec majesté la conscience de sa dignité et de sa liberté; du vieillard calme et heureux, attendant, entouré des soins, de la reconnaissance et de la vénération de ceux qu'il a vus naître et guidés dans la carrière de la vie, le moment où il leur dira en souriant un éternel adieu; de l'humanité tout entière, commençant une vie de délices et d'amour, où les jouissances seront toujours sans remords et sans crainte, et les souffrances inséparables de notre nature une suite d'occasions réservées à chacun pour lui faire goûter tous les charmes de la fraternité, soit qu'il l'exerce envers les autres, soit qu'il en reçoive les doux témoignages; si nos yeux ne se ferment point à la lumière avant d'avoir contemplé l'aurore de ce beau jour, comptez sur notre parole, ô vous qui êtes morts pour nous convaincre : nous dirons à tous avec quelle ardeur vous avez travaillé à leur faire ce bonheur, et vos noms glorieux seront répétés avec amour tant que l'astre éternel éclairera des heureux sur la terre.

CHAPITRE IV.

Développements progressifs des principes de la communauté, depuis la révolution de 1830 jusqu'au commencement du procès de 1841.

Les différents gouvernements qui se succédèrent depuis la chute de la Convention jusqu'en 1830 ne furent, à proprement dire, qu'une longue suite d'expérimentations, à l'aide desquelles on s'efforça, toujours de plus en plus audacieusement d'effacer les profondes empreintes de quatre-vingt-treize, et d'étouffer le développement des principes régénérateurs qui ont successivement vu le jour après cette grande époque. La prudence des gouvernants se mesura uniquement sur l'art plus ou moins subtile avec lequel ils surent ménager les susceptibilités de la nation, qui n'a jamais cessé, quelles qu'aient été ses préoccupations du moment, de manifester sa haine et son mépris pour l'ensemble de l'ancien régime, ainsi que son horreur de tout ce qui pouvait l'en rapprocher. C'est là l'écueil inébranlable contre lequel ils sont tous venus se briser les uns après les autres; et si elle ne se souvient de la dernière forme gouvernementale de cette longue série qu'avec un sentiment profond et durable d'une véritable indignation, tandis qu'elle ne conserve pour les autres que de l'indifférence, il ne faut attribuer cette distinction qu'à la parenté directe de ce gouvernement avec la royauté décapitée, et à ses prétentions avouées de la faire revivre au milieu des générations futures.

La bourgeoisie, dont les corrompus, qui tuèrent suc-

cessivement la Montagne, les Hébertistes et les Communistes, étaient les coryphées et les premiers instituteurs, en tant que nous l'examinons comme coterie politique, fut définitivement substituée à la noblesse par le fait de ces trois victoires remportées sur les représentants du principe égalitaire. Elle a seule gouverné la France depuis cette époque, et elle la gouverne encore aujourd'hui. Le Directoire, le Consulat temporaire, le Consulat à vie, l'Empire et la Restauration, voilà cinq formes de gouvernement, essentiellement différentes, qu'elle a usées dans l'espace de trente et quelques années; et le gouvernement constitutionnel ou parlementaire, adopté par elle en 1830, comme la dernière raison de sa science politique et sociale, comme le dernier chef-d'œuvre après lequel elle a dû briser le moule de ses conceptions, croule déjà de toutes parts sous les coups redoublés qu'elle lui porte elle-même. Six gouvernements différents en quarante-cinq ans ! L'ancienne monarchie, gouvernant le même peuple, avait duré quatorze siècles.

Quelle est la véritable cause, la cause première de cette immense différence ? Voilà une question dont la solution certaine mettrait fin à bien des perplexités, et nous épargnerait infailliblement bien des malheurs. Le cadre restreint de cet écrit, l'impossibilité de recueillir, dans mon cachot, les matériaux nécessaires pour traiter un semblable sujet, et, par dessus tout cela, le peu de confiance que j'ai dans mes faibles lumières, ne me permettent pas d'entreprendre ce travail aujourd'hui. Je me contenterai donc, de constater quelques vérités qui tiennent à l'objet dont je m'occupe, avec le bien vif désir de voir un homme de talent et de conviction s'emparer de ces données, pour les élaborer avec toute la science et

avec tout le développement qu'elles comportent, me réservant de tenter moi-même, plus tard, cette entreprise, si je ne la vois pas exécutée par un autre d'ici là, si je ne suis pas destiné à passer le reste de mes jours sous les verroux, et si enfin je prends un peu plus de confiance en mes propres forces.

Pourquoi l'ancienne monarchie dura-t-elle quatorze siècles, sans subir, pendant ce long espace de temps, une seule transformation qui mit son existence en péril ? Pourquoi la bourgeoisie, se croyant seule capable de gouverner le monde à sa place, ne peut-elle trouver de forme gouvernementale qui lui assure la jouissance du lendemain ? Ce phénomène social n'a point échappé à nos publicistes modernes ; mais ils semblent s'éloigner à l'envi de l'examen des vérités primordiales, dont la théorie peut, seule, en amener l'explication satisfaisante.

Les uns, prenant le fait pour le droit, concluent : que le *droit divin* est la vérité fondamentale de toute constitution sociale, et que, par conséquent, hors de là il n'y a point possibilité de maintenir le pouvoir de l'homme sur l'homme. Je suis complètement de leur avis, quant à la dernière partie de cette affirmation.

Les autres, tout aussi mauvais logiciens que les premiers, prétendent, d'une part, que le *droit divin* est une chimère, ou plutôt une absurdité ; d'autre part, que le fait seul de gouverner constitue, au profit de ceux qui sont revêtus de cette prérogative, la faculté, dont ils usent largement, comme vous vous en doutez bien, de vivre autrement, c'est-à-dire beaucoup plus copieusement que la multitude ; et ils ne veulent faire émaner leur autorité que de son consentement.

Vous êtes beaucoup plus fort que moi, et j'ai la fan-

taisie de vous battre. Si nous étions d'accord sur ce point, que je suis un petit être privilégié par la nature, aux caprices duquel, voire aux plus bizarres, vous devez vous plier à *priori*, cela ne souffrirait aucune difficulté. J'exercerais ma prérogative au gré de mon bon plaisir, et nous nous séparerions bons amis comme devant. Mais le contraire arrive : il est irrévocablement admis, par vous et par moi, que nous sommes deux êtres absolument identiques : je ne puis prétendre ouvertement au droit de vous traiter à ma guise ; vous sauriez bien me châtier d'une prétention aussi évidemment absurde, pour peu qu'elle vous parût gênante. Prêtez-moi donc des verges, et présentez-moi votre dos : vous n'aurez plus de raisons de vous plaindre. C'est admirable de science !

Il me semble que, pour procéder avec quelque méthode dans la recherche de cette solution, il eût fallu résoudre avant tout, n'importe comment, les questions suivantes :

Qu'est-ce qu'un gouvernement proprement dit ?

Une société peut-elle atteindre à un degré de lumières tel qu'un gouvernement quelconque ne puisse plus trouver de prétextes plausibles pour l'amener à subir son autorité ?

Qu'est-ce que l'anarchie ?

Quelle différence y a-t-il entre l'anarchie et le désordre ?

L'anarchie organisée, c'est-à-dire l'harmonie scientifique et rationnelle, n'est-elle point l'état essentiellement normal dans lequel l'humanité doit vivre ?

RÉGÉNÉRATION DU MONDE !

Imprimerie de MOQUET et HAUQUELIN, rue de la Harpe, 90

*image
not
available*

Imprimerie de Moquet et Hauquelin, rue de la Harpe, 90